

Mon petit bonhomme de chemin

François Bilodeau

Volume 30, Number 1 (175), February 1988

Sept Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31524ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bilodeau, F. (1988). Mon petit bonhomme de chemin. *Liberté*, 30(1), 16–21.

FRANÇOIS BILODEAU

Mon petit bonhomme de chemin

1.

Au petit homme que je suis, le Québec a toujours paru trop grand. Quant au Canada, le vêtement a encore moins été coupé à ma taille; je ne le porte pour ainsi dire jamais. Et toutes les retouches faites au cours des dernières années n'ont pas réussi à ramener ni l'une ni l'autre des deux étoffes à des proportions qui se rapprocheraient tant soit peu des miennes; je me perds plus que jamais dans ces contrées davantage ajustées à l'intention des Géants qu'à celle des Liliputiens.

Pour tout dire, mon «pays», celui que j'habite, celui en lequel il a bien fallu que j'apprenne à survivre et en lequel, la plupart du temps, je me reconnais encore aujourd'hui, c'est l'île de Montréal, que j'ai arpenté à pied, en vélo — bien avant les pistes cyclables —, en autobus et en métro.

Vous m'objecterez que ce pays-là non plus, avec ses gratte-ciel et ses monstres mécaniques, n'a pas été conçu à ma taille. Et je vous répondrai, premièrement, que vous réduisez non seulement l'île mais aussi la ville à son centre et à ses grandes artères, et deuxièmement, que le milieu urbain ne requiert pas tant des aptitudes physiques qu'une certaine habileté intellectuelle. En effet, toute grande ville est à mes yeux un chiffre, un labyrinthe, une géométrie baroque, et non pas un zoo ou une jungle, comme on le laisse souvent entendre; s'il en était ainsi, si ma ville n'était qu'une sorte de parc sauvage, je ne comprends pas comment, moi, peu équipé pour me mesurer aux forces de la nature, j'en aurais fait mon royaume et mon refuge.

2.

À ma grande honte, j'avoue ne bien connaître du Québec que la région métropolitaine. Pourtant, je suis conscient de devoir beaucoup à l'idée d'un Québec uni et indivis, à commencer par la possibilité que j'ai aujourd'hui de décliner mon identité en insistant fièrement sur ma francité. Mais depuis que j'ai descendu de la familiale, je ne me suis pas aventuré bien loin dans *la belle province* et me suis plutôt rabattu sur l'île où je suis né, qui, n'en doutez pas, éprouve tout autant celui qui tente d'en explorer l'étendue. Ajoutez à cela un faible engouement pour la nature et ses merveilles — qui, dans ce contexte, n'a fait que décroître — et vous comprendrez pourquoi, malgré ma fierté linguistique, je suis de moins en moins capable de considérer le reste du Québec comme mon véritable chez-moi.

3.

Comme l'extérieur de Montréal m'est peu à peu devenu étranger, je pourrais donc, lorsque je souhaite m'évader de mon île, choisir une destination vantée par notre ministère du Tourisme et en profiter peut-être pour ressouder les liens abîmés entre le Québec et moi; ou plutôt pour tisser des liens autres que politiques, car je précise qu'en 1968, avant que le mouvement nationaliste ne m'atteigne et ne m'oblige à tenir compte d'un plus vaste ensemble et de la nécessité d'une lutte à ce niveau, je m'identifiais exclusivement à Montréal, au point que, alors au début de notre adolescence, un de mes copains et moi voulions former un parti dont l'objectif aurait été de réaliser l'indépendance de notre ville. Or, lorsqu'aujourd'hui je prends le large, lorsque je quitte mon nid, je ne me dirige que très rarement vers la province car, plus que nulle part ailleurs, j'y crains à tout moment de voir réapparaître ce visage trop familier — pour ne pas dire familial — dont Montréal me dissimule le plus souvent les traits, et d'entendre soudain quelqu'un entonner à mon oreille la chanson de l'appartenancé, à laquelle, par politesse, je me sentirais tenu de répondre. Le Québec est trop grand pour moi, disais-je, mais — et c'est plus fort que moi — je me le suis toujours représenté comme un espace impossible à parcourir incognito; j'y redoute sans

cesse de me faire interpellé par une personne bien intentionnée, fin prête à me replacer dans le lignage et à m'indiquer la route à travers l'immensité et la beauté du territoire (sans manquer de me donner de vigoureuses claques dans le dos). J'exagère, bien entendu; mais sur mon île et à l'étranger, depuis toujours je me sens plus libre et plus léger, j'éprouve la sensation d'échapper à la laisse collective et à l'appel de la race. Hostile et déshumanisante, la ville? Pas pour moi. Certes, comme partout ailleurs, la vie n'y est pas toujours facile, mais avec ses mille et un circuits qui souvent ne se croisent pas, elle m'a généralement été d'un grand secours, en me permettant notamment de me dérober, toutes les fois qu'elles se montraient trop insistantes, aux professions de foi et aux croisades nationales. Parfois, je me vois comme un traître ou comme un déserteur, mais dans les faits, il n'en est rien: j'y suis, j'y reste. À la rigueur, on pourrait m'accuser de déviationnisme; mais là, attention, ce serait flatter mon orgueil.

4.

Par le temps qui court, je ne risque rien à me présenter sous les couleurs de Montréal dans un numéro sur le Québec; je suis même certain que plusieurs approuveront mon choix.

Il était à prévoir qu'après la défaite du *oui*, l'on redistribue l'ordre de ses appartenances, et qu'à celles au Québec et à la nation, déjà encombrantes pour plusieurs même avant l'arrivée du PQ au pouvoir, l'on préfère dès lors celles qui permettent une plus grande souplesse et qui offrent à l'individu, dans la mise au point de son identité, tout un éventail de combinaisons possibles. À cause de son cosmopolitisme et de la variété qu'elle étale, Montréal a, me semble-t-il, vu sa valeur s'accroître au cours des dernières années. Ce qui me tenait lieu de refuge est graduellement devenu un lieu dont on parle beaucoup, dont on vante de plus en plus les mérites et dans lequel on investit davantage. Quelque chose, ici, a changé. «*La fierté a une ville.*» Montréal a maintenant du chic et du mordant. Tous les jours m'atteignent des images et des discours qui prêtent à ma ville des propriétés fabuleuses; y vivre est une aventure digne de celles d'Indiana Jones, où l'on va de découverte en

découverte, de surprise en surprise, où l'on s'enfonce toujours plus avant dans l'insolite et où l'on voit la température et la tension atteindre des degrés à peine supportables. (Les magazines *Montréal, ce soir* et *Actuel*, *Un zoo, la nuit*, la troupe La La La Human Steps, les festivals de jazz, de feux d'artifice et de cinéma, les Canadiens, Charles Dutoit et l'OSM, etc.)

Nous sommes loin du ronron nationaliste et de son substratum rural. Nous serions enfin arrivés en ville. Je devrais donc m'en réjouir. Or deux expériences m'ont fait réaliser que, malgré mes dispositions plutôt mauvaises envers le patrimoine québécois et mon habitude de lui opposer un Montréal respectueux des singularités, je ne me reconnaissais pas dans ces images où la ville ressemble à un cirque autorisant en tout temps la dépense frénétique des énergies individuelles. Je me suis même demandé si, sous leurs allures modernes, nos visions contemporaines de la ville ne relevaient pas plutôt d'un folklore, comme celles, naguère, du pays.

Qu'importe qu'elle serve l'anathème ou l'apologie, l'assimilation de la ville à un espace où l'on est à toute heure emporté dans une danse endiablée et irrésistible, me semble le propre de gens encore peu habitués à y vivre, comme plusieurs de ces jeunes Canadiens et Américains venus ici étudier le français pendant l'été, tout particulièrement ceux nés dans des localités peu peuplées, auprès desquels je travaillais et que je voyais, avec un étonnement parfois mêlé d'un sentiment d'impuissance, prendre presque tous les soirs le chemin du centre-ville et s'engouffrer dans les magasins, les boutiques, les restaurants et les bars. Pour eux, Montréal était *le présent*, tandis que la province, qu'ils découvraient surtout par les cours et les lectures, devenait à leurs yeux le musée, le bocal de formol où les Canadiens français conservaient toujours leurs traits originels. À Montréal, ou dans toute grande ville, nous serions donc plongés dans un tourbillon d'émotions fortes, tout à la fois inquiétantes et fascinantes, alors que de l'autre côté de ses murs, régneraient l'ordre et le silence qui assureraient la survie et l'immutabilité des caractéristiques intrinsèques de la race.

À ma grande surprise, j'ai retrouvé la même dichotomie, le même contraste exotique dans une création montréalaise, soit *Un*

zoo, la nuit de Jean-Claude Lauzon, le plus récent succès de notre cinématographie: Montréal — réduite, comme dans plusieurs de nos représentations, au centre-ville, à la *Main* et aux quartiers du sud — y apparaît comme un volcan continuellement en éruption, mais qu'il est encore possible de fuir de temps à autre en partant pêcher dans le nord, sur le lac pur et paisible d'une forêt édénique, en compagnie d'un père nostalgique. Si à la ville ça éclate de toutes parts, à l'extérieur tout baigne dans un silence religieux nous permettant illico de renouer avec l'esprit des premiers pionniers et d'entendre leur sang bouillir dans nos veines.

Tant chez mes étudiants étrangers que chez Jean-Claude Lauzon, la ville ne se révèle vraiment que la nuit et tient de la maison hantée, du *thriller* offrant sa dose de sang et de sueur à tout venant prêt à en payer le prix. Comme la foire ou l'alcool, elle est d'essence dionysiaque: elle dissout momentanément l'identité, nous prive de nos points de repère habituels... et donne peut-être ainsi à certains l'impression de marcher sur la trace des gitans et des aventuriers.

C'est là, bien sûr, appréhender la ville uniquement à partir de sa *night life*, de son visage le plus visible, le plus spectaculaire et le plus touristique. C'est là aussi, me semble-t-il, l'assimiler à la nature (jungle, volcan, etc.) et la nier comme culture. La ville, par exemple, ne met à l'épreuve que les capacités physiques du Marcel de Lauzon; tel un gladiateur, le personnage doit en effet y livrer un combat héroïque contre les bêtes fauves qui le poursuivent et le traquent. Ce film fait certes état des difficultés historiques des Canadiens français à Montréal, mais j'aimerais bien que l'on me dise ce que nous gagnons vraiment à revêtir nos peaux indiennes en ville et à alimenter le mythe folklorique de notre sauvagerie native.

5.

Cette digression sur Montréal m'amène curieusement à évoquer nos grands dieux des routes, François Paradis, le Survenant, Jack Kerouac (*sic*), Gilles Villeneuve, le Stevens Brown d'Anne Hébert et d'Yves Simoneau, le Mario de Denys Arcand, le Marcel de Lauzon, cette race d'aventuriers prêts à affronter les éléments et

à relever tous les défis à la seule force de leur poignet, cette lignée de fils bagarreurs auxquels on pardonne toutes les absences, tous les écarts et tous les excès, à cause du rêve flamboyant que, chaussés de leurs bottes de sept lieues, ils transportent par monts et par vaux, par delà même les océans. Il me semble que c'est vers le «sauvage» de la famille que nous nous tournons aujourd'hui, car, même et surtout à Montréal, je me heurte de plus en plus à cette sorte de kamikaze dont la force, le sang-froid, l'indocilité et l'arrogance interdisent toute réplique, dont les défaites n'entament jamais l'intégrité et la pureté.

Comment voulez-vous que je le rate? Visiblement, il est tout ce que je ne suis pas: il agit et ne parle pas pour ne rien dire; sur la route, il a appris à fortifier son corps et à encaisser les coups; mieux, il est mort et ressuscité cent fois. Plus jeune, j'aurais voulu lui ressembler, car si l'on fait souvent la morale au fils rebelle, secrètement on l'admire et on n'ose pas tellement le contredire; il devient véritablement un intouchable. Mais il a bien fallu que je me rende à l'évidence: je ne fais définitivement pas le poids. Mes départs, mes révoltes et mes refus perdent le lustre qu'ils auraient eu si la nature m'avait doté du panache et de l'étoffe des héros; l'on me range plus facilement du côté des tièdes, des modérés et des conformistes que du côté des insoumis. Pour cette raison, j'ai longtemps envié ce frère qui, simplement en apparaissant, manifeste à tous sa farouche indépendance. Aujourd'hui, je sais que je ne serai jamais un Géant, ni un champion comme ceux qui ont traversé mon ciel d'enfant, mais que je ne cesserai pas pour autant d'avancer, dussé-je prendre plus de temps que d'autres pour atteindre le but.